

TROISIEME LETTRE D'UN BONOBO DU FUTUR AU PROFESSEUR FLAPI

Rappel. La publication en novembre 2022 d'un ouvrage collectif intitulé *Les enfants de la Machine* (revue *Écologie & Politique*, éditions Le Bord de l'eau), et consacré à l'eugénisme technologique, suscite l'ire « antifasciste » du Professeur Flapi (« Professeur de philosophie sociale et politique, de philosophie des sciences, de *sustainability studies*, etc. »), qui crépite des mois durant de vitupérations prolixes, et jusque sur un site « *des écologies* ». Un site « inclusif » donc, à l'exclusion des critiques de l'eugénisme technologique.

C'est que pour le Professeur Flapi et pour ses pareils flapistes, l'artificialisation de la production infantile, son industrialisation, sa marchandisation et l'amélioration génétique de l'espèce sous maîtrise scientifique, n'ont rien que de « progressiste » et d'« égalitaire ». Simplement, les biocrates seront plus égaux que les autres.

Le Professeur Bonobo, cible principale et récurrente de ces diatribes « antifascistes », et pourtant le plus doux des hominidés, finit par s'émouvoir de propos assimilant le tableau d'une maternité à une photo de la marche sur Rome (1922). Où le « fascisme » et l'« antifascisme » ne vont-ils pas se nicher ? Il nous a donc mandé quelques épîtres en réponse à son collègue, et nous qui avons contribué aux *Enfants de la Machine*, et qui sommes donc non moins coupables, nous n'avons pu faire moins que de les publier. En voici, suivant la coutume des revues universitaires, quelques « mots clés » :

Procréation Technologiquement Assistée (PTA). Eugénisme et positions féministes. Féminisme matérialiste, féminisme postmoderne et transhumain. Complicité des technolâtres néomarxistes et postmodernes. Volonté de puissance et démesure technologique. Orlan, Preciado, et Donna Haraway. Écoféminisme et féminisme postmoderne. Anthropes et cybernanthropes. Phénoménologie matérielle de la chair vivante selon Michel Henry. Ce qu'anti-techno-capitaliste veut dire.

Pièces et main d'œuvre

LETTRES SIMIESQUES (3 & 4) d'un bonobo du futur

à L'Illustre Professeur FLAPI
Héraut de l'eugénisme biotechnologique

Très Déshonorable Professeur,

J'étais l'autre jour au théâtre, à la représentation d'une pièce arrangée par l'une de mes filles et ses amis étudiants. Je sens bien que je dois préciser : ma fille n'est que l'enfant d'un coït « hétérosexiste » et des hasards de la nature, je vous prie de m'en excuser, vous et vos amis transactivistes et transhumanistes.

Le choix s'était porté sur le *Caligula* d'Albert Camus (1944), dont les thèmes sont les rapports entre le mal-être existentiel et la volonté de puissance, entre la révolte contre le donné de la condition humaine, la pulsion de mort et la démesure suicidaire. Des thèmes récurrents de Camus, nourris de « *récupérations dans le passé* » et que l'on retrouve dans *L'Homme révolté*. Il y dévoile, par exemple, les tendances sadiques des sociétés industrielles, emportées par l'association de la « *revendication de la liberté totale* » et de la « *déshumanisation opérée à froid par l'intelligence* ».

En vous donnant un peu la peine, vous reconnaîtrez dans cette association, celle de l'exigence de s'adonner librement à la PTA (Procréation technologiquement assistée), ou de transformer son corps-objet selon ses désirs, et la déshumanisation technoscientifique des êtres vivants, réduits à des mécanismes physico-chimiques et à des combinaisons d'organes. Le crime (la transgression) n'est plus alors, comme chez Sade, le « *fruit exceptionnel et délicieux du vice déchaîné* ». Seulement la « *morne habitude d'une vertu* » devenue technocratique¹. Ah oui ! J'allais oublier : le meneur de cette petite troupe répétant dans les jardins publics, qui s'était réservé, à la suite de Gérard Philippe, le rôle de Caligula, était un jeune homosexuel, « *flamboyant* » comme on dit.

« *Les philosophes – écrit Ludwig Wittgenstein – devraient se saluer entre eux ainsi : « Prends ton temps »*². » Mais, très Ecolastre Docteur ès commerce, vous n'êtes pas un philosophe. Vous n'êtes qu'un homme pressé emporté par la ruée industrielle des hommes pressés. Une victime volontaire de l'emballage technologique, historique et existentiel, et un peu capitaliste aussi (l'accélération du cycle de valorisation du capital, vous connaissez ? A moins que vous n'avez pas lu Marx non plus)³.

Vous aimez vous étourdir, filer de partout, pressé de dépenser vos crédits universitaires pour bâcler des congrès sur l'organisation et vous entre-congratuler avec vos pareils ; pressé de prodiguer vos conseils aux importants, d'en devenir le favori et de vous donner des airs altiers. Pressé par l'incapacité à devenir ce que vous rêvez d'être, malgré vos maladroitesses filouteries pour le paraître – et y croire peut-être. Non que l'intelligence vous fasse défaut pour des raisons biologiques, *mais par choix de la bêtise*, par lâcheté et précipitation.

Vous devriez pourtant savoir qu'un homme pressé est ennemi de lui-même, chaque composante de sa personnalité devenant la raison d'être antagonique de l'autre, dans une insatisfaction permanente. Bref, un homme pressé ressemble davantage à une toupie, comme le montre vos rotations cérébrales, qu'à un philosophe, malgré les médailles ornant vos fesses blafardes et que sans jamais vous lasser, vous ne cessez d'astiquer à gestes frénétiques.

Trop pressé, donc, pour écouter et pour peser vos propres mots. Ainsi, vous êtes-vous démené sans réflexion et à seule fin de me décrier, pour assimiler la représentation symbolique de la maternité - par laquelle j'introduisais mon allocution - à la récupération pro-nataliste de cette symbolique par les nazis.

Mais cette flétrissure de votre part se réduit à l'un de ses contresens dont vous avez fait la matière de vos calomnies. Je vous sais impatient mais prenons cinq minutes, s'il vous plaît, et raisonnons avant de reprendre vos zig-zags écervelés.

En premier lieu, vous ne pouvez ignorer mon soutien déclaré au contrôle démographique, pour peu qu'il se fasse démocratiquement. Et aussi bien à l'encontre des pro-natalistes réactionnaires qu'à celui des pro-natalistes technolâtres. En second lieu, confondre une représentation symbolique et ses récupérations politiques revient à condamner *toute* représentation

¹ A. Camus, *L'Homme révolté*, Gallimard, Paris, 1951, p. 69-70.

² L. Wittgenstein, *Remarques mêlées*, Flammarion, Paris, 2002 (1914-1950), p. 153.

³ H. Rosa, *Aliénation et accélération*, La Découverte, Paris, 2012.

symbolique – puisque *toutes* sont condamnées à être phagocytées par les procédures publicitaires qui détruisent la culture « *pour engendrer le loisir de masse*⁴. »

Un peu d'histoire de l'art, vite, hâtivement, rapidement. En se substituant aux représentations de la Vierge Marie tenant dans ses bras le Christ enfant, celle de la maternité est devenue un *classique séculier* de la peinture moderne.

Pensez-vous que Gustav Klimt et Pablo Picasso aient peint autre chose que la beauté d'une mère allaitant son enfant ? Et la maternité (en puissance, sinon en acte) ne caractérise-t-elle pas l'identité de la femme ? À moins que vous n'accusiez ces peintres d'avoir ainsi participé à l'avènement du totalitarisme nazi ? Seuls *celleux* qui, pour se passer du ventre fécond de la femme, se font les champions de la PTA (Procréation technologiquement assistée), peuvent applaudir à l'avènement d'une société sans mères et haïr ces représentations (allez vite consulter l'étymologie de « mère », car je suis las de vous mâcher chacun de mes mots).

Mais qu'en est-il des femmes ? Ou, pour reprendre l'interrogation de Maria De Koninck, la PTA (Procréation technologiquement assistée) – par quoi la reproduction sans sexualité succède à la sexualité sans reproduction - est-elle un « *progrès dans les rapports entre les hommes et les femmes* »⁵ ?

Ces technologies abolissent-elles les inégalités fondées sur la différence entre mâles et femelles, permettent-elles d'en finir avec l'analphabétisme féminin, l'injustice des lois foncières, les violences domestiques, les viols, etc., alors que ces fléaux servent parfois l'expansion mondiale de l'industrialisme ?

Vous vous flattez de m'avoir contraint à reconnaître mon opposition aux mouvements anti-contraception et anti-avortement, sans répondre aux féministes qui étayaient mon propos. (Mais il aurait fallu lire, en prendre le temps)

Selon De Koninck, par exemple, l'interventionnisme biomédical, en s'arrogeant l'emprise technologique sur des événements *humains* (la fécondation, la gestation, l'accouchement), en les rabaisant à un « *acte de production pour consommation* », concourt, en plus de renforcer la confusion entre égalité et identité, à la déshumanisation de l'enfantement :

La progression de l'intervention technique dans la reproduction humaine ne signifie pas que les femmes s'émancipent. L'émancipation ne se réalise pas à l'aide d'une mainmise désincarnée et technique sur la procréation et l'enfantement, qui en fait un processus fragmenté et mercantilisé au nom de valeurs individualistes et productivistes. L'émancipation est plutôt liée à la progression de la dignité humaine dans l'enfantement, soit dans le projet d'enfant à qui on fait une place sociale, et au respect de l'intégrité du corps de la femme. L'émancipation signifie donc que les femmes puissent porter les enfants et les mettre au monde dans de bonnes conditions, la technique étant alors à leur service, et non l'inverse.

J'en profite pour anéantir votre allégation selon laquelle je ne valoriserais « *comme alternative que des techniques ancestrales* », alors que la question posée par De Koninck, est celle du rapport à la technologie : ce rapport est-il aliéné ou autonome ?

Vous développez en longues circonvolutions l'inusable formule : « *Vous voulez retourner à la bougie* », destinée à prohiber toute réflexion sur les technologies. Sait-on jamais où elle pourrait

⁴ H. Arendt, « La crise de la culture », in *La crise de la culture. Huit exercices de pensée politique*, Folio Essais, Paris, 1989, p. 266.

⁵ M. De Koninck, « Les techniques de reproduction et l'éviction du corps féminin », *Recherches féministes* (28/1), 2015, p. 79-96.

vous mener ? La volonté de ne pas réfléchir, plutôt que l'étonnement qui mène à la réflexion : encore un comportement de dignitaire obscurantiste. Ou d'écolier dénigrant *a priori* le savoir « inutile », pour masquer sa paresse. Mais l'écolier n'a ni titre, ni poste d'*enseignant*.

Et que dire de votre exemplification, d'un comique si flagrant, très Cocasse Bateleur de Business School !

La césarienne ? Mais voilà justement une technique pratiquée depuis l'Antiquité ! Alors que, dans nos temps misérables, l'accroissement des césariennes dites de « confort », sans souci des risques inhérents à cette intervention chirurgicale, montre davantage le caractère aliéné du rapport à la technologie que notre prétendue passion pour la bougie.

Le dilemme reste donc celui posé par De Koninck : les technologies de fécondation, de gestation, d'accouchement sont-elles au service des femmes ? Ou les femmes, comme avec la fécondation *in vitro*, sont-elles vouées à devenir les ouvrières de la surproduction d'ovules et d'embryons, exploitables par les technocrates et les marchands d'organes ? Encore une question que vos emberlificotages voudraient dissimuler et à laquelle vous ne répondez rien.

D'autres féministes, comme Claudia Von Verlhof, sont plus explicites encore sur la connivence entre l'artificialisation de la reproduction humaine et l'extension de l'industrialisme à tous les domaines de l'existence :

Le but du [capitalisme industriel] n'est rien de moins que de transformer le corps femelle qui donne la vie en une chose entièrement productive et universellement reproductible, de remplacer le corps donnant la vie par une machinerie non-physique, non-femelle et de revendiquer cette machinerie comme étant le but et la fin de l'histoire humaine. Le patriarcat signifie alors « société sans mère » et conduit à une politique qui consiste à remplacer la mère concrète par un père abstrait⁶.

D'autres, enfin, comme Maria Mies, ont de longtemps pointé le dessein eugéniste des biotechnocrates, associant la « fantômisiation » des forces de travail fournies par les femmes et la capture de leur puissance d'engendrement :

Il a été facile de dénoncer comme « fasciste » le génocide perpétré dans l'Allemagne hitlérienne, mais rares sont ceux qui arrivent à discerner le génocide tapi derrière la bannière de l'eugénisme et encore plus rares sont ceux prêts à le stigmatiser comme fasciste. Il existe pourtant une continuité historique, partant du mouvement eugéniste, via l'Allemagne nazie, pour aboutir aux nouvelles techniques de reproduction, au diagnostic prénatal, au génie génétique, à la fécondation *in vitro*, etc. Les promoteurs et les praticiens de ces technologies détournent le regard de cet héritage historique encombrant⁷.

Qu'il soit clair entre nous que les références de ce féminisme matérialiste au patriarcat, au « masculin/science » (De Koninck) ou au « père abstrait », sont discutables. Pour éclairer toute obscurité suspecte, et ne blesser aucun sentiment, je m'en explique en plusieurs points :

- a) En accord avec les féministes, je conviens du caractère patriarcal des racines grecque et judéo-chrétienne de notre civilisation. Aristote l'a affirmé : « *Le mâle est par nature à la*

⁶ C. Von Verlhof, « On the concept of Nature and Society in Capitalism », 2004, citée par G. Pruvost, « Des femmes contre les cyborgs », *Quotidien politique. Féminisme, écologie, subsistance*, La Découverte, Paris, 2021, p. 191.

⁷ M. Mies & V. Shiva, *Écoféminisme*, L'Harmattan, Paris, 1998 (1993), p. 205.

*femelle ce que le plus fort est au plus faible, c'est-à-dire ce que le commandant est au commandé*⁸. » Et Saint Paul a réitéré la sentence : « *Je veux cependant que vous sachiez que Christ est le chef de tout homme, que l'homme est le chef de la femme, et que Dieu est le chef de Christ* » (*Première Épître aux Corinthiens*, 11, 3). Dans les deux cas, la domination masculine est légitimée par l'assimilation de l'entendement au masculin et de la sensibilité au féminin, thèse encore soutenue par Charles Darwin au XIX^e siècle :

Ce qui établit la distinction principale dans la puissance intellectuelle des deux sexes, c'est que l'homme atteint, dans tout ce qu'il entreprend, un point auquel la femme ne peut arriver⁹.

Je ne m'étends pas là-dessus, sinon pour préciser que la subordination de la femme à l'homme traduit, à l'époque, la sujétion du système de reproduction sociale, essentiellement agricole, au système politique principalement (et non exclusivement) réservé à *certaines hommes*, et auxquels d'autres hommes étaient non moins soumis que les femmes. Depuis, la reproduction matérielle de la société est passée aux mains de la technocratie. Si les capitalistes sont propriétaires de l'appareil industriel, les technocrates sont propriétaires des abstractions technoscientifiques indispensables à son fonctionnement et constituent par ailleurs l'élite du personnel politique de l'État. Les premiers peuvent être expropriés, non pas les seconds qui se confondent avec l'industrialisme.

- b) Je veux vous faire voir comment la technoscience moderne peut être tenue pour une « *ombre de Dieu* » (Nietzsche), puisque son émergence fut consubstantielle à la croyance en un Dieu-horloger ayant *conçu* et *fabriqué* un monde-machine, et à la capacité octroyée à l'homme, fait à son image, de percer tous les secrets mathématiques du « *Grand livre de la nature* » (Galilée). Pourtant :

Le Divin Architecte avait de moins en moins à faire dans le monde. Il n'avait même pas besoin de le maintenir dans l'être : le monde, de plus en plus, était à même de se passer de ses services. (...) Interrogé par Napoléon sur le rôle qui revenait à Dieu dans son *Système du monde*, Laplace qui, cent ans après Newton, avait conféré à la Nouvelle Cosmologie sa perfection définitive, répondit : « Sire, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse »¹⁰.

Par le meurtre de Dieu-son-Père, la technoscience, en même temps qu'elle fusionnait avec l'État et le Capital, a recueilli son aura religieuse. Elle développe ses propres cultes, honore ses martyrs ; sa hiérarchie sacerdotale tient ses conciles et envoie ses apôtres médiatiques assurer la diffusion universelle de l'évangile du savoir utilitaire et de l'efficacité mesurable. Et ainsi, elle ne pénètre les âmes que par la promesse du salut terrestre au moyen de la puissance technologique ; la promesse de soumettre la nature au règne de l'homme (du technomaître). Il est naïf d'opposer l'obscurantisme chrétien aux lumières de la technoscience, les deux étant des religions du salut. Mais la religion technologique issue de la religion chrétienne¹¹, a évincé cette dernière, en se présentant comme laïque et en produisant des miracles tangibles (quoique destructeurs).

⁸ Aristote, *Les Politiques*, Flammarion, Paris, 1993, 1254b, p. 101-102.

⁹ C. Darwin, *La descendance de l'homme et la Sélection sexuelle*, 1876, p. 683, classiques.uqac.ca.

¹⁰ A. Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, Gallimard, Paris, 1962 (1957), p. 336.

¹¹ G. Carnino, *L'invention de la science. La nouvelle religion de l'âge industriel*, Seuil, Paris, 2015, p. 203 et suivantes.

Ce constat a été maintes fois établi, entre autres, par Lewontin :

La science a donc pu remplacer la religion comme la principale force de légitimation de la société moderne. La science revendique une méthode qui est objective et apolitique. C'est un dogme pour les scientifiques que la science est au-dessus de la mêlée. (...) Enfin, la science parle avec des mots mystérieux. Personne, sauf les experts, ne peut comprendre ce que les scientifiques font et disent¹².

- c) Reconnaître les origines patriarcales de l'industrialisme n'implique pas de verser dans l'essentialisme. Nombreuses sont les femmes qui *adhèrent* à la religion industrielle, notamment dans le domaine qui nous occupe et nous oppose.

Les femmes – reconnaît De Koninck – ne sont pas passives dans cette évolution, elles en sont les actrices. On peut faire l'hypothèse que leur participation aux développements qui font reculer leur contribution active à la reproduction humaine découle de leur intériorisation d'une représentation de leur différence biologique comme aliénante et pathogène.

En associant la gestation et l'accouchement à la mort plutôt qu'à la vie, en confessant et professant l'inadéquation du corps féminin à préserver le bien-être de l'embryon, en préférant, de plus en plus, la césarienne de « confort » à l'accouchement vaginal, en désirant la disparition des menstruations (qui ne sont pas « sexy »), bref, en implorant la technologie de les délivrer de leur nature, ces femmes encouragent la dépossession, la décomposition et la machination de ce qui les définit en tant que femmes.

Vous me concéderez d'ailleurs qu'elles sont également de plus en plus nombreuses, en tant que politiques, entrepreneuses, technoscientifiques ou ingénieures, à *collaborer* avec l'expansion de l'industrialisme, sans critiquer ses racines patriarcales, ni sa logique déshumanisante. N'est-ce pas à Emmanuelle Charpentier, directrice de recherche au Max-Planck Institut de Berlin, et à Jennifer Doudna, de l'Université de Berkeley, que l'on doit l'outil d'édition du génome CRISPR-Cas9, indispensable pour l'instauration de l'eugénisme ? L'accession de ces femmes au « monde des hommes » entérine *l'érosion de l'autorité patriarcale au bénéfice d'une autorité technocratique indifférente à l'identité sexuelle : seule lui importe la sélection entre les « mieux doués » et les « moins bons » pour assurer sa propre reproduction élargie*. Et l'expérience commune montre assez que cette féminisation de l'industrialisme n'émousse pas son inhumanité :

Les femmes ont tout autant de chances que les hommes de faire mauvais usage du pouvoir, de trouver du plaisir à se montrer cruelles, et de céder au goût pour la cruauté en faisant respecter le conformisme¹³.

Une fois rejeté l'essentialisme, ces remarques valent pour n'importe quel « genre », dont aucun n'est plus chaste ou sacré que les autres.

Pour autant, ces féministes matérialistes ne peuvent être confondues avec la contrefaçon qu'en exhibe une Sandrine Rousseau. Par leur attachement à leur identité de femmes, par leur opposition à la technologie et à l'irréflexion organisée sur les conditions sociales et écologiques du confort industriel, par leur insistance sur l'autonomie matérielle comme fondement de l'émancipation, elles servent au contraire de faire-valoir aux féministes postmodernes - celles

¹² R. B. Lewontin, *Biology as Ideology: The Doctrine of DNA*, Penguin Books, London, 1993 (1991), en cours de traduction par J.-P. Berlan.

¹³ C. Lash, *Les femmes et la vie ordinaire*, Flammarion, Paris, 2018 (1997), p. 182.

qui contentent vos aberrations « progressistes ». C'est, en tout cas, la place que leur réserve Donna Haraway, qui conclue son « Manifeste cyborg : science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XX^e siècle » sur sa préférence d'être cyborg (technolâtre) plutôt que déesse (naturienne)¹⁴.

Regardons-y de plus près, puisque la valeur des choses se discerne à l'examen de leur provenance. Haraway place son texte sous les auspices de l'ironie et du blasphème, comme stratégie de confusion rhétorique. Aussi jugerai-je de cette « ironie » suivant les réflexions de Soeren Kierkegaard dans *Le concept d'ironie*. Pour lui, Socrate – l'amoureux du bel Alcibiade – en fut l'incarnation idéale, son ironie permettant de désacraliser le carcan tenu pour inébranlable de l'ordre établi, uniquement entretenu par le vacarme de ceux qui se gargarisent de mots inconsistants : « *A la place du bien nous avons l'utile, à la place du beau le profitable, à celle du vrai l'ordre établi, à celle de l'éthique le lucratif, à celle de l'unité harmonieuse le prosaïsme.* »

En se jouant ainsi de l'ordre établi, Socrate « *devenait constamment plus léger, constamment plus libre* », jusque dans sa manière d'affronter sa condamnation à mort, pour avoir, selon l'acte d'accusation, nié les dieux de la cité et corrompu la jeunesse¹⁵. Haraway, contemporaine de l'essor des technologies de reproduction artificielle, s'en félicitait hier, autant que le néoconservateur américain Francis Fukuyama (j'y reviendrai) et que vous à présent :

La reproduction sexuée est une des stratégies de reproduction parmi beaucoup d'autres (p. 50).

Le sexe cyborgien fait revivre quelque chose de la ravissante liberté répliquative des fougères et des invertébrés : quelle délicieuse prophylaxie naturelle contre l'hétérosexisme. La répliquative du cyborg a divorcé de la reproduction organique (p. 30).

Quel charmant tableau de la diversité reproductive de la nature ! Quelle fable merveilleuse ! Mais à quoi tient, selon vous, l'enchantement à ne plus se satisfaire de la « ravissante liberté reproductive » humaine, et l'appel tordu à lui substituer une répliquative machinale propre à ramener l'humain au stade invertébré ? J'y vois seulement l'expression de l'esprit de bouffonnerie et de haine de soi, qui, de toute évidence, vous ravit.

La matrice commune aux technolâtres de tout « genre » et de tout bord, des postmodernes aux néomarxistes, en passant par les néolibéraux, est la cybernétique, entendez la « *science des machines* »¹⁶, selon laquelle les « *lignes de démarcation entre homme, ordinateur et environnement sont complètement artificielles et fictives* »¹⁷. » N'étant que des textes codés, tous peuvent et doivent être reprogrammés. Haraway reprend sans réflexion et avec insistance ce naturalisme scientiste, qu'elle traduit par l'effacement des frontières entre l'animal, l'humain et la machine.

Il n'y a pas de différence ontologique, pas de différence fondamentale dans ce que nous savons de la machine et de l'organisme, du technique et de l'organique (p. 74).

¹⁴ D. Haraway, *Le manifeste cyborg et autres essais*, Exils Éditeur, Paris, 2007 (1984).

¹⁵ S. Kierkegaard, *Le concept d'ironie*, Œuvres complètes, Tome II, Éditions de l'Orante, Paris, 1975 (1841), p. 24 & 245.

¹⁶ M. Merleau-Ponty, *La Nature. Notes. Cours au Collège de France*, Seuil, Paris, 1995. Cité par C. Larrère, *Pour ne pas en finir avec la nature. Merleau-Ponty et l'écologie*, Critique, Éditions de Minit, 2022/8, n°903-904, p. 723-735.

¹⁷ G. Bateson, cité par C. Lafontaine, *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*, Seuil, Paris, p. 74.

Le déterminisme technologique n'est qu'un des espaces idéologiques ouverts par les nouvelles conceptions de la machine et de l'organisme comme textes codés à travers lesquels nous jouons à lire et à écrire le monde (p. 35).

Les sciences de la communication et la biologie moderne sont construites dans un même mouvement – celui où le monde devient un code à découvrir. Celui de la translation, de la traduction, de la recherche d'un langage commun dans lequel toute résistance au contrôle instrumental disparaît et où toute hétérogénéité peut être soumise au démantèlement, au réassemblage, à l'investissement et à l'échange (p. 53).

Bien loin d'ironiser sur ces maximes scientifiques et leurs auteurs, vous leur donnez votre estime et vous joignez aux clameurs contre ceux qui se refusent à faire de leurs corps vivants des machines expérimentales, susceptibles d'être démantelées et réassemblées par la bio-ingénierie. Hé ! Tant que vous y êtes, pourquoi ne pas rejeter la sexualité organique, surtout banalement « hétérosexiste » (reproductive, en puissance), pour vous livrer aux jeux de la sexualité mécanique ?

Le film *Titane* (Julia Ducournau, 2021) raconte l'histoire d'une jeune tueuse en série, tueuse d'hommes de préférence, répétant ainsi obsessionnellement le meurtre concret (non symbolique) du père (le patriarcat doit être assassiné). Changeant de « genre » en cours de cavale, elle meurt en accouchant (l'accouchement vaginal, c'est mortel) d'un bébé cyborg après avoir été fécondée par une voiture (le sperme, c'est de l'huile de vidange). Quelle audace dans la transgression ! Quelle délicieuse subversion ! Quel progrès de l'émancipation ! Extase collective du public de Cannes. Palme d'or du festival. Où l'on se souvient que Sade, dont Ducourneau n'est qu'une pâle copieuse, a surtout servi à « *échauffer l'imagination des beaux quartiers* » (Camus).

La perfidie d'Haraway suinte du masque de son cyber-libertinage, avec la négation de la possibilité de résister au « *contrôle instrumental* », c'est-à-dire rien de moins que l'acquiescement, la soumission excitée à la normalité industrielle. Si on ne peut y résister, tâchons d'en jouir. Elle ne manque certes pas, hypocritement, de mentionner les aspects nocifs de la technologie :

L'augmentation de la dureté de la vie qui est ressentie dans le monde entier du fait des relations sociales induites par les sciences et les technologies est grave (p. 68).

Mais c'est pour aussitôt affirmer qu'étant le destin (la nature ?) de l'humanité, la technologie dégage aussi d'« *incroyables potentialités* » (p. 38) et peut être un moyen de « *grande satisfaction* » (p. 69). L'unique issue revient donc à jouir de son usage hérétique et impie, prétendument anticapitaliste : car notre rebelle ne saurait pas davantage que vous s'affranchir du conformisme de la social-technocratie.

Il n'est nullement question pour elle, de pousser plus loin son ironie et son blasphème, en transgressant le tabou progressiste. Elle prévient au contraire, soudain plus stricte et obéissante qu'une nonne endurcie, qu'il est capital de refuser la « *métaphysique anti-science* » et la « *démonologie de la technologie* » (p. 69). Pour quelles *raisons* ? Mystère !

Que voilà une doctrine bien commode qui, tout en se parant des atours de la subversion et de la radicalité, s'interdit d'outrager le Dieu-technologie de la cité industrielle, pourtant d'origine patriarcale, religieuse et capitaliste. Et ce simulacre de dérision qui s'asservit à l'ordre qu'il prétend troubler (comme on sale un plat un peu fade avant de s'en rassasier), loin de condamner son autrice à la marginalisation (la mise à mort symbolique), lui vaut la reconnaissance académique, les roucoulements médiatiques et la ferveur de la bonne société *queer*.

Comment, très Infime Dignitaire de l'Eugénisme, voudriez-vous que je manque, après cela, d'alerter sur l'alliance du relativisme radical des postmodernes et de l'autoritarisme des néomarxistes des *Multitudes* ; qui, d'un même mouvement et dans le droit fil de Marx, *naturalisent* le progrès technologique ? Les uns comme les autres condamnant ainsi chacun à l'« adaptation » et à la « résilience », dans l'attente du Cyber-Paradis et de la convergence spirituelle des ectoplasmes de la « noosphère ».

Le socialisme – lit-on dans leur *Manifeste accélérationniste* – est impossible sans la technique du grand capitalisme, conçue d'après le dernier mot de la science la plus moderne, sans une organisation d'État méthodique qui ordonne des dizaines de millions d'hommes à l'observation la plus rigoureuse d'une norme unique dans la production et la répartition des produits. Nous les marxistes, nous l'avons toujours affirmé ; quant aux gens qui ont été incapables de comprendre au moins cela (les anarchistes et une bonne partie des socialistes-révolutionnaires de gauche), il est inutile de perdre deux secondes à discuter avec eux¹⁸.

Paroles puissantes, dans lesquelles vous vous reconnaitrez sans peine. C'est que, forts des derniers mots de la cybernétique et de leur foi en la néguentropie communicationnelle, les léninistes 4.0 s'ouvrent corps et âmes, si l'on ose dire, au débat démocratique. Et j'imagine sans peine votre collègue, le Professeur Boulier-Mutant, asséner aux étudiants de l'Université de Shangai (où il enseigne), que les caméras de reconnaissance faciale, le crédit social ou la pollution industrielle de la terre, de l'air et de l'eau, sont des aspects négatifs certes, mais nécessaires du processus historique et doivent être reçus en tant que tels : mieux, qu'il revient à tout progressiste conséquent d'encourager l'accélération des technologies libératrices ! Ainsi, lorsque Terry Gou, fondateur de Foxconn, principal sous-traitant de matériel informatique pour Apple, compare son million d'employés à du bétail, avant de les remplacer en masse par des robots, il ne fait qu'ironiser sur l'indifférenciation transgressive des animaux, des humains et des machines.

Vous vous accordez aussi au relativisme radical des postmodernes, qu'accueillent volontiers les tenants du déterminisme historique, la technolâtrie rapprochant les *organiseurs*. Il me serait donc interdit de « parler du point de vue de l'Autre », c'est-à-dire, en tant que mâle, hétérosexuel et blanc (donc ontologiquement masculiniste, « cisgenre » et raciste), de parler des femmes, des « genres » et des « races ».

Que d'effets inhumains sont contenus dans ce principe. À le suivre, comment pourrais-je critiquer le point de vue industrialiste de Terry Gou, privé que je suis, de l'expérience intérieure d'un technocrate, de surcroît asiatique ? Il lui suffira pour m'annuler de rétorquer : « C'est ma vie, mon choix, ta gueule ! » ou « Inutile de perdre deux secondes à discuter avec vous ». J'aurai pu, en toute logique, faire de même à votre égard. Mais, que voulez-vous, le bonobo en moi n'a pu s'y résoudre.

Vous êtes de ces emportés qui foncent dans leur brouillard mental et qui, se sachant dans l'erreur, refusent de discuter leurs opinions. Voilà pourtant deux arguments réfutant votre idolâtrie de la machine, afin d'en finir avec le fétichisme de la technologie et avec la religion industrielle. À vous de voir s'ils relèvent de la « *métaphysique* » et de la « *démonologie* » :

- a) La doctrine scientiste de Haraway, sur lequel l'ensemble de son propos est construit, est tout simplement *fausse* : les « *êtres vivants ne sont pas des machines* » et le code ADN n'est pas

¹⁸ N. Srnicek & A. Williams, « Manifeste de l'Accélérationnisme », *Multitudes*, n°56, 2014 (multitudes.net).

le programme de l'ordinateur comportemental de l'être humain¹⁹. Cette doctrine, au lieu de réformer ses notions sur les êtres, ne prend pour tâche que de modeler les êtres sur ses notions préétablies²⁰. En vérité, elle n'est qu'une idéologie naturaliste et eugéniste, dont le but est de normaliser « *une certaine idée de la nature humaine, solide, immuable et qui reflète [et renforce] parfaitement les rapports sociaux et politiques* » de l'ordre industriel. En conséquence, cette doctrine est, non pas ironique, mais réactionnaire (au sens précis de « *ce qui travaille à conserver l'ordre établi* » – une prochaine lettre vous éclairera aussi sur ce point)²¹.

- b) Vous m'accusez, dans votre tribune d'« acceptologie », de soutenir une « *vision fataliste de l'évolution scientifique et technique*. » Tudieu ! Il est bien vrai qu'on connaît les gens de votre sorte à ce qu'ils osent tout ! Quelle audace dans la calomnie d'une personne dont toute l'activité s'oppose au *fait accompli* du « solutionnisme technologique » ! N'est-ce pas vous plutôt, et vos semblables, qui souhaitez laisser faire la technologie à sa fantaisie ? A moins que vous ayez voulu vous en prendre, avant que votre esprit et votre main ne fourchent (pensez à vous relire), à mon refus du mythe de la neutralité de la technologie. Et il est vrai que je tiens pour aussi insensé de prétendre que les *systèmes* technologiques sont inévitables (les humains peuvent défaire ce qu'ils ont fait), que d'affirmer qu'ils sont *axiologiquement et politiquement neutres*.

Car ce n'est pas n'importe quelle société qui développe n'importe quelle technologie, sans jamais en maîtriser les effets. Vous négligez sans cesse le fait que la PTA (Procréation technologiquement assistée) procède d'une société depuis deux siècles obsédée par la « *lutte pour la vie* », la menace de la « *dégénérescence* » et l'eugénisme. En outre, les systèmes technologiques portent en eux-mêmes les conditions de leur fonctionnement, de sorte que la croyance en la possibilité d'en faire « un autre usage » - communiste, transgressif, écologique, différent de l'usage capitaliste - est détruite par le constat que les fins sont inscrites dans l'organisation (et les organisateurs) des moyens.

Ainsi les écrans (téléviseurs, ordinateurs, ordiphones), qu'ils soient le produit d'une industrie rouge, verte ou arc-en-ciel, génèrent pareillement un fantôme de monde qui, en se substituant à l'expérience concrète dans la formation des actions et des pensées, fait du monde réel le reflet de son image, etc.

Que sait-on des conséquences humaines et sociales de la PTA (Procréation technologiquement assistée), du bouleversement des relations intergénérationnelles et du rapport usuel entre la parenté sociale et la génération biologique, ou de l'influence du bricolage génétique sur les rapports de domination ?

Vous, qui sans cesse vous vantez d'être un écologiste et un « décroissant », devriez être également hostile aux modalités industrielles de la marchandisation globalisée des gènes, des gamètes, des cellules, des tissus et des organes : le numérique et son extractivisme, la congélation à l'énergie nucléaire, les avions cargo crachant leurs gaz à effet de serre²²... Les bébés sur mesure ne tombent pas du ciel des cigognes, mais de ces mêmes *systèmes* technologiques qui nous poussent à l'abattoir, tels des ovins fatalistes.

¹⁹ B. Louart, *Les êtres vivants ne sont pas des machines*, La Lenteur, Saint-Michel-de-Vax, 2018.

²⁰ R. C. Lewontin, S. Rose & L. J. Kamin, *Nous ne sommes pas programmés. Génétique, hérédité, idéologie*, La Découverte, Paris, 1985.

²¹ D. Nelkin et S. Lindee, « Sommes-nous pilotés par nos gènes ? », *La Recherche*, n°331, juillet 1998, numerique.larecherche.fr.

²² C. Lafontaine, *Bio-objets. Les nouvelles frontières du vivant*, Seuil, Paris, 2021.

Vous ne devriez pas non plus ignorer que l'imposture de la neutralité politique des moyens fut invalidée dès le début du XX^e siècle par Jan Waclav Makhaiski (à moins d'y répondre pertinemment, vous n'avez qu'un siècle de retard). Une révolution conservant la « *technique du grand capitalisme* » n'aboutirait qu'à l'avènement du pouvoir des « *capitalistes du savoir* », au sein d'une société fondée sur le clivage entre les technocrates et les exécutants, c'est-à-dire entre les « mieux doués » et les « moins bons », pour s'atrophier dans la rationalité technicienne²³.

Simone Weil, dans les années 1930, annonçait l'ère de la domination cristallisée dans la machine. Après l'oppression par les armes et par l'argent, s'amorçait selon elle « *l'opposition entre ceux qui disposent de la machine et ceux dont la machine dispose*²⁴. » Et George Orwell décrit dans *1984* un totalitarisme post-capitaliste ordonné par le Parti intérieur, constitué « *de bureaucrates, de savants, de techniciens, d'organiseurs de syndicats, d'experts en publicité, de sociologues, de professeurs, de journalistes et de politiciens professionnels* », bref, de technocrates²⁵. Cette liste, sans vous offenser, pourrait s'allonger à souhait²⁶. Dans tous les cas, votre zèle de censeur, en tant qu'illustre idéologue de la technocratie enrobée de sentiments sucrés, interdit l'espérance d'une technocratie humaniste.

J'ai, depuis fort longtemps la haine de tous les déterminismes, persuadé que la liberté ne se définit que par ses contraires. Le déterminisme de la « tradition », qui voudrait enfermer les mortels dans les commandements sacrés de l'omniscience divine. Le déterminisme biologique, qui voudrait enfermer les êtres vivants dans un prétendu « programme génétique ». Le déterminisme industriel (techno-libéral ou techno-social), qui voudrait enfermer les comportements « naturels » dans ses « grands automates » dévorateurs de la nature. Le déterminisme historique, qui voudrait nous enfermer dans la « cage d'acier » des progrès technologiques naturalisés. Le déterminisme culturel, qui voudrait nous enfermer dans l'illusion que le langage crée le monde : qu'il suffit, pour changer ce dernier, d'en modifier le « code ».

Le déterminisme est le rêve éveillé des dominateurs, des assoiffés de puissance, des passionnés de la destruction, des éternels ennemis de la vie sur Terre, qui ne songent qu'à l'incarcération des êtres humains dans un « *monde de réflexes conditionnés* », uniquement peuplé de « *marionnettes ne présentant pas le moindre soupçon de spontanéité*²⁷. » Car la spontanéité, voyez-vous, c'est l'inépuisable ouverture vers l'inédit, le désordre, l'imprévisible, l'immaîtrisable... la vie, celle à laquelle on naît et celle dont on meurt, pour qu'elle-même ne s'éteigne pas.

Voulez-vous savoir ce que signifie pour moi la crise écologique, très Ecolocrate de comptoir commercial ? Il vous faudrait d'abord reconnaître comment l'industrialisme a fait de la nature le bouc émissaire de la course à la « puiscience » entre dominants d'ici et d'ailleurs. Comment les dominants, afin d'entraîner leurs esclaves dans cette course, les ont infectés de la croyance que seule la soumission de la nature permettrait un jour de les délivrer - non pas de leur statut d'instruments serviles, mais de la condition humaine. Que les maîtres, en somme, étaient à leur service et leur esclavage un mal transitoire en vue d'un bien final.

Que signifie la « crise écologique », sinon que ce mode technico-religieux de domination les menace tous, maîtres et esclaves, de la solution finale ? Que la domination s'enrage avec

²³ J. W. Makhaiski, *Le socialisme des intellectuels*, Spartacus, Paris, 2014 (1898-1918).

²⁴ S. Weil, « Allons-nous vers la révolution prolétarienne ? », *La révolution prolétarienne*, 1933, antilibre.org/allons-nous-vers-la-revolution-proletarienne/allons-nous-vers-la-revolution-proletarienne.pdf

²⁵ G. Orwell, *1984*, Gallimard, Paris, 1950 (1949), p. 273.

²⁶ M. Blouin, *De la technocratie. La classe puissante à l'ère technologique*, Service compris, Seyssinet-Pariset, 2023. Je lui dois l'expression « puiscience ».

²⁷ H. Arendt, *Le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972 [1951], page 197.

l'épuisement de la nature émissaire, tandis qu'emportée par sa course, elle s'élanche dans le vide, tel un dément de dessin animé courant sur ses illusions.

La crise écologique pose donc à nouveaux frais les questions de la domination et de la liberté, et, pour cela, du sens même de la vie. Si vous parvenez à penser la PTA (Procréation technologiquement assistée) de ce point de vue, vous sentirez d'étranges vertiges. Mais comment y parviendriez-vous, vous qui avec vos médailles clignotantes aux fesses, croyez faire partie des tyrans éclairés ? Et qui n'aspirez qu'à rendre éternellement durable le sacrifice de la nature, prêt pour cela à y sacrifier la nature humaine.

Il semblerait qu'oubliés de mon naturel badin, le chimpanzé en moi ait pris le dessus. Mais je me reprends, très Déshonorable Professeur, car j'ai pour habitude de ne pas désespérer de mon désespoir. Vous verrez, nous n'avons pas fini de rire ensemble.

À propos, connaissez-vous cette parabole de Kierkegaard ?

Il arriva que le feu prît dans les coulisses d'un théâtre. Le bouffon vint avertir le public. On pensa qu'il faisait de l'esprit et on applaudit ; il insista ; on rit de plus belle. C'est ainsi, je pense, que périra le monde : dans la joie générale des gens qui croiront à une farce²⁸.

Je suis, etc.

Professeur Bonobo

²⁸ S. Kierkegaard, *Œuvres complètes* (1843), Robert Laffont, Paris, 1993, p. 38.

QUATRIEME LETTRE D'UN BONOBO DU FUTUR AU PROFESSEUR FLAPI

Très Déshonorable Professeur,

« Je ne suis pas beau – semblez-vous murmurer à vos propres oreilles –, il me faut donc au moins paraître *plus intelligent*. » Et la longue et constante singerie de votre intelligence vous fait croire à sa réalité.

Mais que voyez-vous en scrutant votre miroir intelligent (*smart, connecté*) ? Je n'y trouve pour ma part qu'un programmeur de sots rationnels, une boursouflure opportuniste et un fanfaron de vertu, petit serviteur de l'État technocratique, à peine capable de dénigrement bâclés que vous ne pouvez soutenir que par le recours au diplômisme ; vos titres d'autorité et ceux de vos autorités.

Votre rhétorique, comme celle d'Haraway peut ainsi enfiler les sornettes en toute quiétude : les machines seraient « *vivantes* » (p. 37) et l'on ne saurait dire « *qui de l'homme ou de la machine crée l'autre ou est créé par l'autre* » (p. 75) (« Quel *type* d'êtres humains crée la machine ? » est une question qui ne traverse pas sa coque crânienne). Ne trouvez-vous pas étonnant le succès de ceux qui proclament très haut (pour mieux s'en convaincre), que la technologie peut être subversive, en permettant de désassembler et de réassembler à volonté le donné naturel ? Comme si ce démantèlement et ce réassemblage n'étaient pas l'activité ordinaire de l'industrie ; et que le déchaînement de cette puissance technologique ne nous emportait pas, sans discrimination, vers l'abîme.

L'art industriel est l'un des moyens par lequel le mythe techno-progressiste se propage et se systématisé :

J'ai toujours voulu essayer d'expérimenter les nouvelles technologies – explique la plasticienne féministe Orlan, manifestement disciple de Haraway. Quelque part, elles nous proposent aussi de reconstruire le corps et c'est une réalité qui résonne parfaitement avec ce que j'ai toujours essayé de faire sur le mien²⁹.

Les technologies permettent en effet de joindre l'exposition narcissique de la fatigue d'être soi à la puissance industrielle de vivisection de la nature. Orlan, qui mérite bien d'être reconnue par les siens, a été décorée de la Légion d'Honneur en 2020 par Roseline Bachelot, alors gargouille de la culture.

Que peut donc signifier, dans la bouche de Paul B. Preciado, l'appel à la « *lutte transversale planétaire des corps vivants*³⁰. » Qu'est-ce qu'un corps vivant, selon vous ? Est-ce le corps-objet de la bio-ingénierie ? Le corps-trans modifié par le bistouri et les piqûres d'hormones ? Le corps du double robotique d'Orlan ? Le corps désincarné de la « noosphère » électronique ? Le ventre-machine de l'ectogenèse ? Celui des embryons congelés ? Celui des femmes soumises au productivisme ovulatoire ? Le corps transhumain exalté par l'entrepreneure américaine transsexuelle Martine Rothblatt, pour qui le corps donné est, *par définition*, un corps invalide³¹ ?

Auriez-vous la hardiesse de soutenir qu'il ne s'agit pas là d'égarements de l'esprit, privé de ses affections humaines ? Auriez-vous seulement un accès d'honnêteté !

²⁹ Orlan, citée par Margaux Dussert, « Orlan fait danser et chanter son double robotique au Grand Palais », 9 mai 2018, ladn.eu.

³⁰ C. Daumas, « Paul B. Preciado. Interview », 19 mars 2019, liberation.fr.

³¹ M. Rothblatt, *From Transgender to Transhuman. A Manifesto on the Freedom of Form*, 2011, fr.3lib.net/book/2767225/4c1b25.

L'indifférenciation de la production de nature (*le corps, mâle ou femelle, qui vous a été donné à la naissance dans et au sortir du ventre de votre mère*) et de la production industrielle (*le corps mortifié par la technologie de l'enfant-machine, du cyborg, du trans, etc.*), qui vous charme si puissamment, est-elle compatible avec la survivance d'un corps vivant ?

Bien qu'il ait été un mâle - entre autres cartésien, marxien, nietzschéen et chrétien - je vous invite à entendre ce qu'en disait le philosophe Michel Henry :

Naître ne signifie pas, comme on l'imagine naïvement, venir dans le monde sous la forme d'un corps-objet, parce qu'alors il n'y aurait jamais aucun *individu vivant*, tout au plus l'apparition d'une chose, d'un corps mondain soumis aux lois du monde, tenant ses propriétés phénoménologiques – sa spatialité, sa temporalité, ses relations de causalités avec l'ensemble des corps – de l'apparaître au monde ; dépourvu cependant dans le principe de ce qui n'advient jamais que dans la vie : cette possibilité originaire et transcendantale de s'éprouver pathétiquement dans une chair³².

Un corps vivant est un corps incarné, une totalité organique issue de l'hasardeuse nature, dont la vie se confond avec l'épreuve pathétique de sa chair imparfaite, vouée comme toute chose en ce monde sublunaire, à la corruption et à la mort. D'un point de vue phénoménologique, vivre revient à se sentir vivant, dans les joies comme dans les peines. La chair vivante, animale ou humaine, s'oppose donc à l'insensibilité du corps-machine. Et elle s'inscrit dans ce « *qui nous est donné vraiment comme perceptible, le monde de l'expérience réelle ou possible : bref, notre monde-de-vie quotidien*³³. »

Pour Michel Henry, l'objectivation technoscientifique, en déniait, y compris pour elle-même, son fondement dans l'auto-affectation subjective et le monde-de-vie, met « *hors-jeu dans l'être de la nature les qualités sensibles et les prédicats affectifs qui lui appartiennent a priori, pour ne retenir de lui que les formes susceptibles de se prêter à une détermination idéale* » ; une objectivation technoscientifique, une exploitation rentable et une mise au rebut (de préférence dans ces pays misérables où la vie n'a pas la même valeur que chez nous)³⁴.

Quand Preciado fait l'éloge des biotechnologies, elle est un corps vivant faisant l'apologie du corps-machine, de la décomposition de la totalité organique jusqu'aux processus physico-chimiques identiques à ceux du monde inorganique, du corps-machine, de la mort. Et quand elle se soumet à la « réassignation » chirurgicale pour théâtraliser son « genre », sa glorification du corps-machine se concrétise par son auto-réification machinale. Il en est de même d'Haraway et d'Orlan, de la femme ou de l'homme qui recourt à la chirurgie esthétique, du sportif ou de la sportive qui se dope, du banal *Homo industrialis* statistiquement évalué pour sa santé parfaite, etc., et de l'eugéniste, mâle ou femelle, qui rêve de « s'augmenter » ou de fonder l'ingénierie sociale sur la manipulation génétique.

J'ouvre une parenthèse. D'avoir mis une nouvelle fois Beatriz face à ses aberrations, ou d'écrire systématiquement « genre » entre parenthèses, vous incitera à m'accuser, à nouveau, de « stigmatisation ». Mais c'est au corps-machine que je m'en prends, à l'automate cadavérique de l'icône médiatique, et non au corps vivant. Quant au « genre » et à sa « *plasticité technologique* » (encore elle, Preciado), j'invite les déconstructeurs, s'il leur reste la moindre

³² M. Henry, *Incarnation. Une philosophie de la chair*, Seuil, Paris, 2000, p. 178-179.

³³ E. Husserl, *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Gallimard, Paris, 1976 (1954 ; le manuscrit remonte aux années 1935-1936), p. 57.

³⁴ M. Henry, *La barbarie*, PUF, Paris, 1987, p. 35.

cohérence, à y appliquer leur propre méthode : la « *dé-construction critique des concepts reçus* (...), afin de remonter aux sources où ils ont été puisés »³⁵ :

Connaissez-vous John Money ? Ce psychologue néo-zélandais est resté célèbre pour avoir inventé le concept de « genre » en 1955. Concept ensuite repris et radicalisé par Judith Butler, Anne Fausto-Sterling, Éric Fassin, Beatriz « Paul » Preciado, etc. John Money détestait les « fausses dichotomies » et autres « dualismes » (homme/femme, valide/invalid, etc.). D'après lui, tout enfant pouvait devenir un homme ou une femme suivant son éducation avant l'âge de trois ans. C'était en somme la reprise littérale et stupide de la célèbre hyperbole de Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient. » Money prend pour cobaye le petit David, 19 mois en 1967, dont le pénis a été sectionné lors d'une opération ratée. Money explique aux parents qu'il suffit de l'élever en fille, et tout se passera bien. David se suicide en 2004, à 38 ans, après deux tentatives. Sept ans plus tôt, il témoignait dans *Rolling Stone Magazine* de sa vie détruite par sa réassignation forcée (opérations et prises d'hormones) : « Je me sentais comme Frankenstein, une création de laboratoire. [...] C'était comme un lavage de cerveau. » En 2002, son frère jumeau Brian, devenu schizophrène, mourrait d'une overdose d'alcool et d'antidépresseurs. Leur mère, elle, a raté son suicide. L'hypothèse de Money fut un échec complet, et son entreprise criminelle. Money était par ailleurs défenseur de la pédophilie et de l'inceste, ces tabous « culturels » ancestraux³⁶.

Fin de la parenthèse. Je ne doute pas que vous sachiez que, depuis Marx, le capitalisme industriel désigne l'aliénation de *tous*, sans discrimination, pas même entre « bourgeois » et « prolétaires », aux exigences insatiables de l'abstraction-argent. Entendez : la soumission des humains à leur propre création technique, quels que soient leur « genre », la couleur de leur peau, leur diplôme, etc. Ne pouvant s'étendre indéfiniment sans les progrès eux-mêmes indéfinis de la technologie, c'est-à-dire de la dévastation de la nature par l'abstraction scientifique, le capitalisme est devenu un industrialisme.

Ce faisant, l'aliénation de *tous* à l'abstraction-argent a engendré l'aliénation de *tous* aux abstractions réalisées de la technoscience, au sein d'une société anticulturelle et barbare.

La manière dont [la technologie] contamine successivement chaque domaine de l'activité sociale, la disparition progressive, dans la totalité organique d'un « monde » humain, de ses dimensions esthétiques, éthiques et religieuses, s'entend aussi à partir d'un processus qui affecte l'essence de l'être compris comme le principe d'où procède toute culture ainsi que ses modalités concrètes de réalisation : c'est une maladie de la vie elle-même.

La technologie est la barbarie, la nouvelle barbarie de notre temps (...). En tant qu'elle met hors-jeu la vie, ses *prescriptions* et ses régulations, elle n'est pas seulement la barbarie sous sa forme extrême et la plus inhumaine qu'il ait été donné à l'homme de connaître, elle est la folie³⁷.

La folie barbare quand les apprentis sorciers de tout genre œuvrent à la mise hors-jeu du ventre féminin par l'utérus artificiel. Quand les biotechnocrates travaillent à la mise hors-jeu de la nature par son succédané synthétique. Quand les corps vivants sont mis en pièces et hors-jeu

³⁵ M. Heidegger, *Les Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, Gallimard, Paris, 1985 (1927), p. 20.

³⁶ J.-F. Braunstein, *La philosophie devenue folle. Le genre, l'animal, la mort*, Grasset, Paris, 2018, p. 61.

³⁷ M. Henry, *op. cit.*, p. 40 & 95 (c'est moi qui souligne).

par leur réassemblage cyborgien. Quand les technocrates européens profitent de la sécheresse pour promouvoir les biotechnologies : « *Dès lors que les nouvelles techniques génomiques permettent d'assurer la transition agroécologique et de faire face au dérèglement climatique, c'est une voie qu'il faut explorer* »³⁸. Avant de nous proposer, un jour prochain, la fabrication d'enfants génétiquement modifiés, plus résilients à l'aliment transgénique. La folie barbare, quand, face au dérèglement climatique, les gazettes chantent le recours à la géo-ingénierie : « *Autrefois décriée, [elle] opère aujourd'hui un retour en force* »³⁹. La folie barbare, donc, quand la technocratie ne reconnaît aucun échec au développement de sa puissance. Celui-ci n'ayant qu'un effet : chercher de nouveaux procédés, se surpasser sans cesse dans la destruction de ce sans quoi nous ne sommes rien. La nature (humaine et non humaine)⁴⁰.

Cette folie de la résilience technolâtre est partagée par l'industrialisme chinois, comme elle l'était par l'industrialisme soviétique, et reste le délire de ceux qui persistent à croire que le communisme est l'aboutissement immanent, automatique, de l'expansion industrielle⁴¹. Comme si cette expansion, innocente de ses ravages écologiques et humains, ne renforçait pas l'emprise de la technocratie qui la met en œuvre. Michel Henry ne partageait pas cette *foi* dans la neutralité de la technologie :

Alors se découvre une vérité terrifiante : à la négation théorique de l'individu vivant dans le marxisme et dans les régimes qui s'en réclament, correspond son élimination de fait dans le système techno-capitaliste, système où le capitalisme est lui-même en voie de disparition au profit d'une libération complète de la technique et de son auto-développement⁴².

Étroitement cousue au solutionnisme technologique par les fils entremêlés du déterminisme historique et du relativisme postmoderne, la social-technocratie contemporaine est l'un des agents principaux de l'aggravation de la catastrophe. Et, même si cela vous gratte la barbe, illustre professeur de faussetés, cette condamnation n'implique nulle « stigmatisation » d'une quelconque « communauté », mais le désir d'émanciper l'ensemble du *genre humain* de la démesure technocratique.

Elle pointe, au passage, la contradiction dans laquelle vous sombrez avec ceux que vous soutenez, entre revendication de la licence dans la manipulation de son corps-donné et dépendance au pouvoir biotechnologique qui la réalise : « *La liberté, c'est l'esclavage* ».

Hé ! dites-vous. Que veut dire ce « hé » ? Et qu'a de surprenant le discours que je fais ? Avez-vous donc la forme enfoncée si profondément dans la matière ? Cela est pourtant simple :

a) Ayant une assez bonne opinion de vous-même et de votre salaire aristocratique pour vous satisfaire, comme le fait Haraway, de votre aliénation confortable, vous magnifiez le cyborg désexué et sa réplication machinale.

b) A l'encontre de vos choix macabres, je veux moi demeurer un anthropo, refusant d'être réduit à l'état de cybernanthrope reproductible, au sein de la Cyberpolis, dans un ventre-machine.

³⁸ *Sciences et Avenir* (avec AFP), « Climat : l'UE va miser sur les techniques « génomiques » pour adapter son agriculture », 16 septembre 2022, sciencesetavenir.fr

³⁹ *L'Obs*, « Refroidir la planète », n°2963, 05 août 2021.

⁴⁰ Étrangement, ces remarques m'ont été inspirées par l'analyse du comportement d'A. Hitler par E. Canetti, « Hitler, d'après Speer », *La conscience des mots*, Albin Michel, Paris, 1984, p. 203-234.

⁴¹ Sur la racine soviétique du transhumanisme, voir M. Eltchaninoff, *Lénine a marché sur la Lune. La folle histoire des cosmistes et des transhumanistes russes*, Actes Sud, Arles, 2022. Voir également M. Barrillon, « Les marxistes, Marx et la question naturelle », *Écologie & Politique*, 2013/2, n°47, p. 115-143.

⁴² M. Henry, *Du communisme au capitalisme. Théorie d'une catastrophe*, Odile Jacob, Paris, 1990, p. 176.

Et si, dans votre esprit cagneux, cette option m'exclut de la social-technocratie, alors j'agréé à ce bannissement avec joie, car il me hausse.

Quant à savoir si, conformément à vos accusations, mon *conservatisme* naturien est réactionnaire, voire fasciste, j'en réserve la réponse pour une autre fois. Vous ne pourrez, dans tous les cas, m'accuser de sécheresse.

Je suis, etc.

Professeur Bonobo

PETIT LEXIQUE D'UN BONOBO DU FUTUR :

ANTHROPE (*syn.* : chimpanzé du futur, humain, naturien, luddite)

« Le cybernanthrope affirme haut et clair qu'il n'est plus bourgeois, mais le type de l'homme moderne et que tous (nous, vous, ergo) lui ressemblons déjà, sauf par nos résidus : erreurs, stupidités et délires. Il a bien raison. Nous sommes ça, nous les Anthropes. Et nous tenons à nos résidus, ces boues pleines de diamants. »

CYBERNANTHROPE (*syn.* : cyborg, *transhumain*, naturophobe, idolâtre de la machine) :

« Le cybernanthrope déplore la faiblesse humaine et ses faiblesses. Il connaît ses imperfections. L'humain, la qualité humaine, il les désavoue. Il disqualifie l'humanisme, en pensée et en action. Les illusions de la subjectivité, il les pourchasse : la création, le bonheur, la passion, aussi vides que l'oubli. Il aspire à fonctionner, c'est-à-dire à n'être que fonction. Derrière les illusions de la subjectivité, qu'y a-t-il ? La névrose. Le robot, lui, ne possède pas d'inconscient ; il n'a pas besoin du psychanalyste. »

ANTHROPES CONTRE CYBERNANTHROPES : (*syn.* : nature contre artifice)

« La guerre des anthropes contre les cybernanthropes sera une guérilla. Les anthropes devront élaborer une stratégie fondée sur les perturbations de l'ordre et des équilibres cybernanthropiques. Surtout, qu'ils ne se laissent pas intimider, qu'ils comprennent la situation au lieu de fraterniser ou de rêver à une coexistence pacifique, ce qui laisse le champ libre aux entreprises cybernanthropiques. Et d'abord, qu'ils obligent à se décider les indécis, les gens de l'ambiguïté prolongée, les anthropes qui s'ignorent, les cybernanthropes qui se prennent pour des anthropes, et même les anthropes qui se prennent pour des surhommes. »

H. Lefebvre, *Vers le cybernanthrope*, Denoël, Paris, 1967.